

XYZ. La revue de la nouvelle

Redressement par le travail

Nicolas Tremblay



Numéro 133, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87731ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2018). Redressement par le travail. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (133), 65–68.

Redressement par le travail

Nicolas Tremblay

ON VA L'ENVOYER dans les Solovki. Voilà ce que mes vieux ont dit. Mais ça ne s'appelle pas du tout comme ça. Le mot a plutôt une consonance inuite. En tout cas, la route pour s'y rendre a été très longue. La pile de mon iPhone a rendu l'âme pendant le trajet. Je ne pourrai même pas la recharger puis situer l'endroit sur Google, le type qui nous a accueillis à la sortie du bus a confisqué nos appareils. « Y'a pas de ligne Internet ici. Il faudra vous passer de vos p'tits bidules électroniques. » Ce furent ses seules paroles en guise de bienvenue. On a tous obtempéré en jetant nos téléphones dans la boîte que nous tendaient ses grosses paluches d'ouvrier. C'était le début de notre dépersonnalisation au bout du monde.

Le reste de notre arrivée a été à l'avenant. Notre groupe s'est dirigé vers un grand hangar en périphérie du camp. Il a fallu nous dévêtir complètement avant d'y entrer. Les récalcitrants ont été battus à coups de verge par les gardiens. Cela a jeté la consternation parmi nous. Personne n'osa plus se rebeller. La fille collée sur mon flanc gauche s'est mise à pleurer et à trembler : elle ne savait plus comment cacher ses seins ni sa chatte. Moi, je ne comprenais pas le but de cette initiation cruelle. Les barbiers nous ont tondus sans égard. La douche commune était glaciale. Et les uniformes qui remplaceraient nos vêtements avaient l'air de sacs de jute. Le tissu rêche nous râpait la peau quand on les enfilaient.

Voulait-on simuler les camps d'extermination ? Nous faire expérimenter l'Holocauste ? Un gardien moins taciturne que ses camarades nous a dit sur un ton malicieux qu'on faisait de beaux zeks. C'était un terme que je ne connaissais pas, mais, maintenant, j'ai une idée de ce qu'il signifie. Toujours est-il que les vacances s'annonçaient très mal.

Quand nous avons mis le pied dans le dortoir, j'ai réalisé que ce serait sérieux, que la mauvaise blague s'éterniserait. Les gardiens ont fermé la lourde porte de métal derrière nous. 65

On a entendu le cliquetis du verrou. Nous sommes restés figés, au centre, entre les deux longues rangées de châlits à deux étages. L'odeur était écœurante. Ça puait le renfermé, le rance. Ce parfum apocalyptique vous saisissait aussi violemment que celui d'un oignon fraîchement coupé. Les plus fragiles d'entre nous se lamentaient et luttaienent contre l'envie de vomir. Toutefois, nos hôtes ont vite détourné notre attention. Un ensemble de corps avachis s'est mis à grouiller. Les mêmes vêtements que nous portions — mais usés et salis — flottaient sur des charpentes squelettiques. Les yeux globuleux nous fixaient sans expression. Les visages émaciés avaient un teint jauni, presque cireux. C'était horrible à voir. Imaginer qu'on partagerait bientôt le même sort que ces malheureux en état d'inanition nous plongeait dans l'angoisse. Les lumières s'éteignirent soudainement, mettant fin à l'observation teintée de méfiance réciproque. Il y eut quelques cris de panique poussés par des filles de mon groupe. Dans l'obscurité totale, couché sur le plancher de tuiles froides, entre les murmures et les pleurs, j'ai eu des pensées si nettes que je me suis senti vivant comme jamais auparavant.

Cette sensation — une sorte de béatitude négative — ne m'a plus quitté. Je ne fais même plus le décompte des journées. Elles se ressemblent à un point tel que j'ai vite perdu la notion du temps : le flot m'a emporté. Dès le premier matin, vous êtes lancé dans la routine du camp avec brusquerie. Ne dépassez surtout pas du rang. Ne traînez pas. Ne parlez pas. Ne fixez pas les gardiens. Faites comme les habitués. Soumettez-vous. Sinon c'est la verge, ou d'autres châtimenents encore plus sadiques. Le principe d'égalité prévaut. Tout le monde subit le même traitement, tout le monde goûte à la même médecine, à l'exception des filles les mieux roulées — qui deviennent les esclaves domestiques des responsables du camp (le superviseur choisit d'abord, ensuite les cadres avant les gardiens, cela dans le respect de la hiérarchie : on devine que les épouses de ces ouvriers ne les ont pas suivis dans le Grand Nord). La fille qui se collait contre moi à notre

arrivée était trop bandante pour croupir avec la valetaille. Avec nous restent seulement les plus moches. Mais les gars ne sont pas trop difficiles et se satisfont d'elles quand ils ont envie de tirer un coup.

Le travail constitue l'essentiel de notre dépense, un travail répétitif, harassant et souvent inutile. Les échappées dans la toundra sont les pires. Nous marchons si longtemps qu'il est impossible de revenir au camp le soir venu. L'expédition peut durer une semaine ou davantage. Nous dormons à la belle étoile pendant que les insectes nous assaillent dans la nuit froide. Personne ne comprend ce que nous faisons, à quatre pattes, à investiguer le sol humide, puis à planter des bornes. On fouille néanmoins la mousse sans relâche sous l'œil sévère des gardiens, qui nous rouent de coups au moindre signe de fainéantise. À la longue, j'ai fini par croire que chaque parcelle de ce vaste territoire perdu désirait le contact de nos petits doigts fouineurs. Que notre grattement apaisait une démangeaison séculaire. Je reviens de là complètement fourbu et sonné. Le sommeil me gagne rapidement même si j'éprouve un étrange sentiment d'incomplétude à la perspective des zones que nous n'avons pas encore prospectées.

Quand nous restons au camp, nous effectuons mille petites tâches ingrates, comme vider les seaux remplis de nos déjections ou jeter les corps dans les fosses communes. Mais le vaste chantier que nous sommes sur le point d'entreprendre nous fera oublier les turpitudes de notre quotidien. Le superviseur, qui nous avait réunis en factions sur le terrain de rassemblement, a expliqué que nous imiterions encore mieux les Soviétiques. Nous creuserions un gigantesque canal qui dompterait le cours d'une rivière. Son nom m'a échappé (lui aussi sonne inuit). L'ordre venait du chef principal lui-même. Un convoi nous conduirait bientôt sur le site. La bonne nouvelle était qu'on avait préparé cette fois-ci des abris pour nous loger et nous protéger des intempéries. La moins bonne était que tout le travail se ferait avec la seule force de nos bras. Nous creuserions la terre à la pelle, concasserions la pierre avec des marteaux, transporterions le 67

ciment dans des brouettes. Ce serait pour notre collectivité un autre moment d'exaltation prolétarienne.

Après son discours, le superviseur est parti et nous sommes restés sur le terrain dans l'attente du souper (un sempiternel gruau froid, avec un bout de pain noir). Tandis que les gens se dispersaient et erraient, j'ai surpris une conversation entre deux types près de moi, des habitués, me suis-je dit, car leurs cheveux et leurs barbes avaient considérablement poussé. Ils se plaignaient que ce goulag ne finirait jamais, qu'ils n'avaient pas payé pour un si long séjour, qu'on les avait bernés à l'inscription. Ces hypocrites maugréaient tout bas alors qu'ils venaient tout juste de feindre l'euphorie. Je les avais bel et bien entendus crier des hourras avec nous. Le plus amoché, qui avait dans le visage d'épaisses gales, regrettait de ne pas avoir choisi les *boat people*. Tout bien considéré, il aurait mieux fait de surmonter sa peur de l'eau... Entendre de tels propos séditieux me stupéfia. Pour me laver la conscience, je suis allé dénoncer ces deux traîtres sur-le-champ.